Document generated on 05/09/2025 5:50 a.m.

Anthropologie et Sociétés

Peter BEILHARZ, Imagining the Antipodes : culture, Theory and the Visual in the Work of Bernard Smith, Cambridge, New York et Melbourne, Cambridge University Press, 1997, xv + 216 p., réf., index.

David Karel

Volume 23, Number 3, 1999

L'ethnolinguistique

URI: https://id.erudit.org/iderudit/015630ar
DOI: https://doi.org/10.7202/015630ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Karel, D. (1999). Review of [Peter BEILHARZ, Imagining the Antipodes : culture, Theory and the Visual in the Work of Bernard Smith, Cambridge, New York et Melbourne, Cambridge University Press, 1997, xv + 216 p., réf., index.] *Anthropologie et Sociétés*, *23*(3), 197–199. https://doi.org/10.7202/015630ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

efforts du gouvernement balinais pour limiter l'ethnicité à ses composantes artistiques et la rattacher à l'identité religieuse d'ensemble. Il s'interroge sur la capacité des Balinais à conserver leurs projets culturels spécifiques. Enfin, Linnekin montre que le tourisme à Hawaii est si intimement fondu dans la culture locale que son intégration dépasse le contrôle de l'État ou même celui de l'industrie touristique. La population locale se définit maintenant par le biais de la consommation de produits à représentations ethniques, produits destinés tout d'abord aux touristes. La « différence ethnique », promulguée ici par l'État comme facteur de marketing touristique, pourrait aisément mettre en danger la politique de multiculturalisme.

Tourism, Ethnicity and the State in Asian and Pacific Societies rend bien compte de la vitalité du champ de l'anthropologie du tourisme. Souhaitons que ceux et celles qui s'intéressent à l'ethnicité et à l'identité trouveront dans cette compilation d'études de cas originales un outil de réflexion riche et stimulant.

Références

HITCHCOCK M., V. KING et M. PARNWELL (dir.), 1993, *Tourism and South-East Asia*. Londres, Routledge.

SMITH V. L. (dir.), 1989 [1977], *Hosts and Guests : The Anthropology of Tourism*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press.

Christine Veilleux
Département d'anthropologie
Université Laval
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
Canada
Christine.Veilleux@ggr.ulaval.ca

Peter BEILHARZ, *Imagining the Antipodes : Culture, Theory and the Visual in the Work of Bernard Smith*. Cambridge, New York et Melbourne, Cambridge University Press, 1997, xv + 216 p., réf., index.

Peter Beilharz, sociologue à l'université La Trobe à Bundoora (Victoria), propose la première étude de l'œuvre de Bernard Smith, professeur émérite (1978) d'histoire de l'art à l'université de Sidney et l'un des huit signataires de l'*Antipodean Manifesto* (1959). Selon Beilharz, qui a eu accès aux papiers de Smith et qui a dialogué avec lui, ce dernier aura fondé une sociologie de la culture adaptée au contexte australien.

Bien connu dans son pays comme critique intellectuel, Beilharz accomplit son étude comme une série de comptes rendus des ouvrages de Smith. Fasciné par la pérennité de la controverse autour de cet homme, il laisse voir Smith par les publications des autres, et les autres par les yeux de Smith, voulant entrer dans sa peau et, idéalement, parvenir à « une lecture smithéenne de Smith » (p. 193). Mais il craint avec raison d'avoir imposé à son objet une vision personnelle.

L'évolution de la pensée de Smith intéresse moins Beilharz que la récurrence d'un thème central, que l'on pourrait formuler ainsi : pris entre Kant et l'historicisme, et confronté à l'ambiguïté proprement australienne d'être à la fois l'Européen face à l'aborigène

et l'Autre face à l'Européen, l'infatigable Smith cherche une théorie originale de l'australianité.

Mais plutôt tendancieux, Beilharz rate sa lecture de Smith à partir du moment où il prend parti dans une vieille polémique : le refus de l'abstraction par Smith. Refus que Beilharz approuve. Nous qui célébrons au Québec le cinquantième anniversaire du *Refus global* serons étonnés de la teneur de l'*Antipodean Manifesto* australien, rédigé il y a tout juste quarante ans par Smith à partir des propos de plusieurs peintres qui exposaient ensemble :

> Aujourd'hui, tachistes, *action painters*, auteurs d'abstractions géométriques, expressionnistes abstraits et leur bande de suiveurs innombrables, semblent voués à émousser l'intelligence et l'esprit de l'art avec leurs gentils mystères prétentieux. [...] [Cet art] traduit, il nous semble, la mort de l'intelligence et de l'esprit (p. 104, ma traduction).

La position rétrograde des « antipodéens » n'était selon Beilharz que provocation : appel au combat contre le mimétisme servile de l'abstraction hégémonique de New York. Smith écrira plus tard : « Au fond, ce n'est pas une attaque contre l'art abstrait ; c'est une attaque contre la politique du *State Department* des USA qui utilise l'art abstrait comme un instrument politique contre le réalisme socialiste devenu, lui aussi, un instrument politique entre les mains des Soviétiques » (p. 117). Palinodie que Beilharz cherche à défendre en suggérant que l'intention caricaturale de Smith a échappé à ses critiques.

Or, si Smith n'en avait que contre l'inéluctabilité de l'abstraction dans le contexte de la guerre froide, Beilharz s'attaque, quant à lui, à la chose en soi, allant jusqu'à l'assimiler dans son esquisse de la philosophie « smithéenne » au refus d'abstraction intellectuelle, comme si le mot « abstraction » signifiait dans ce cas la même chose. Il avait sans doute testé ce postulat au cours de ses entretiens avec Smith, qui craint comme son interlocuteur la réification du concept. Mais de là à faire de Smith un champion néo-marxiste de la simplicité de langage que Beilharz compare à « un genre de réalisme » par allusion à la peinture, il y a loin :

> La culture moderne, ainsi que prétendait Marx [...], est trop abstraite, trop cérébrale. Nous pensons trop, donnant ainsi dans la « surinterprétation » de ce qui pourrait être moins complexe qu'il n'en a l'air ; nous cherchons sans relâche des significations cachées qui pourraient être présentes ou non, du moins en attendant d'être projetées [sur la matière] par nous-mêmes (c'est Beilharz qui parle, p. 86, ma traduction).

À l'instar du réalisme en peinture qui s'oppose à l'abstraction, le réalisme intellectuel, selon Beilharz dans un élan gallophobe, s'oppose au structuralisme : « L'*Antipodean Manifesto* livrait une action d'arrière-garde, s'attaquant à l'hégémonie émergente de l'abstraction. En termes théoriques, ses prémisses furent humanistes plutôt que structuralistes » (p. 107).

On a du mal à accepter cette assimilation du structuralisme à l'impérialisme américain par le biais de leur point commun, l'abstraction. Par contre, Smith, en preux chevalier du bon sens australien, semble rejoindre (Beilharz n'en dit pas mot) les voix érudites, dont Jean Clair en France, qui se lèvent actuellement contre les excès de l'art moderniste.

À force de fuir l'abstraction intellectuelle, l'antistructuraliste Beilharz, pour qui l'épistémologie est un « trou noir » (p. 163), finit par s'en remettre à l'approximatif :

> En cherchant à expliquer sa position [de Smith] dans ce livre, je l'ai décrite comme historiciste, mais par là j'entends faire allusion aussi à une position théorique d'après laquelle *ce qui ressemble approximativement à la vérité* tient de la perspective, devant nécessairement être situé et « contextualisé » dans l'histoire (p. 192, ma traduction).

Des publications de Smith, il n'y a point d'énumération dans ce volume. Ni de chronologie qui permettrait d'un coup d'œil de les situer. Bien que la succession de thèmes, dictée par l'enchaînement des écrits analysés, soit chronologique, le texte est pauvre en repères. Qui cherche la date de l'*Antipodean Manifesto*, pourtant reproduit *in extenso*, la trouve enfin, après une infructueuse recherche dans la biographie du début, au détour d'une phrase à la douzième page du chapitre consacré à ce document. Aucune illustration d'œuvre « antipodéenne » n'est proposée. La compartimentation du plan occasionne une forte redondance de mots clés, de figures et de thèmes, à telle enseigne que l'auteur semble briguer le titre de « graphomaniaque » qu'il attribue à un autre. Certaines formules mobilisent souvent sa plume, telle que « *cuts both ways* », sa métaphore préférée. Malgré quelques coquilles, la présentation est soignée.

Smith, peut-être bien malgré Beilharz, doit nous intéresser. L'analogie entre la situation néo-colonialiste de l'Australie et celle de plusieurs pays des Amériques est évidente. Son projet global en faveur de l'« historicisation de la culture » (p. 164), sa méthode d'« analyse civilisationnelle » (p. 188) et sa « logique non-identitarienne » (p. 188) intéressent évidemment le Québec, le Canada et le Mexique. Par contre, les adeptes de Smith et de l'art australien sauront mieux que les Nord-Américains tirer profit du livre. Qui n'a pas lu Smith ou connaît peu l'art australien verra par moments la tâche ardue et le bénéfice incertain.

David Karel
Département d'histoire
Université Laval
Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
Canada
David.Karel@hst.ulaval.ca